

**MIGRATION EN TEMPS DE GUERRE: POETES  
ROUMAINS D'ORIGINE JUIVE DANS LA FRANCE DE LA  
DEUXIEME GUERRE MONDIALE\***

**WARTIME MIGRATION: ROMANIAN POETS OF JEWISH  
ORIGIN IN FRANCE DURING WORLD WAR II**

**Corina Croitoru\*\***

**Résumé:**

*Consacrée à Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca et Claude Sernet, quatre poètes roumains d'origine juive et d'expression française, l'approche s'intéresse à leur poésie écrite sous l'influence de la Deuxième Guerre Mondiale, événement historique qu'ils vivent en France en tant que membres de la Résistance. L'étude explore les différentes attitudes poétiques face à la guerre en fonction du contexte historique, du trajet biographique et de la sensibilité ulcérée de chaque écrivain en tenant compte de leur indéniable similitude qui est l'impossibilité du silence.*

**Mots clefs:** Guerre, Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca, Claude Sernet

**Abstract:**

*Dedicated to Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca and Claude Sernet, four Romanian poets of Jewish origin and French expression, the approach is interested in their poetry written under the influence of World War Two, historical event that they all lived in France as members of the Resistance. The study explores the different poetic attitudes to war observing the historical context, the*

---

\* Cette recherche a été possible grâce au soutien de la Fondation Maison des sciences de l'homme à Paris (FMSH), de l'Institut Français de Roumanie (IFR) et du Centre Régional Francophone de Recherches Avancées en Sciences Sociales (CEREFREA).

\*\*Corina Croitoru est assistante associée à la Faculté des Lettres, Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie, docteur en philologie avec une thèse sur la politique de l'ironie dans la poésie roumaine écrite durant la période communiste.

Contact: [corina.boldeanu@yahoo.com](mailto:corina.boldeanu@yahoo.com).

*biographical trajectory and the ulcerated sensibility of each writer considering their undeniable similarity is the impossibility of silence.*

**Keywords:** War, Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca, Claude Sernet

Les poètes roumains d'origine juive immigrants dans la France de la Deuxième Guerre Mondiale ne sont ni peu nombreux, ni peux importants. Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca et Claude Sernet, pour les nommer dans l'ordre de leur installation à Paris, ne sont que quatre de tous ces «nombreux (...) artistes, originaires de Moldavie, de Transylvanie, de Valachie ou des Carpates, à être venus vivre, créer et parfois mourir à Paris»<sup>1</sup>. Ce qui les rapproche à part leur provenance roumaine et leur origine juive c'est surtout l'adhésion à l'avant-garde historique, «un phénomène protéiforme et internationalement répandu (...) dans l'espace de l'art et de la littérature européens de la première moitié du XX<sup>ème</sup>, un état d'esprit relativement unitaire»<sup>2</sup>, selon la définition de Ion Pop qui souligne les traits dominants du mouvement : la rupture avec la tradition littéraire et la solidarité avec le rythme de l'époque sous l'impératif de la nouveauté. Mais si l'état d'esprit avant-gardiste est unitaire, c'est parce qu'il se situe dans la descendance directe d'un événement historique majeur qui est la Première Guerre Mondiale. Se révoltant contre la tradition, les avant-gardistes se dressent contre un modèle de société qui avait rendu possible les horreurs de la Grande Guerre et dynamitent les clichés de l'art tel que la guerre avait dynamité les consciences et la vision du monde.

Unis donc par l'origine juive, la provenance roumaine et par une indéniable participation fondatrice aux mouvements européens d'avant-garde durant la Première Guerre Mondiale et dans l'entre-deux-guerres, Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca et Claude Sernet seront réunis en France durant la Deuxième Guerre Mondiale, le second

<sup>1</sup> Christophe Dauphin, *Ilarie Voronca. Le poète intégral*, Paris: Rafael de Surtis, 2011, p. 9. L'auteur fait référence à plusieurs artistes roumains installés à Paris depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et jusqu'à la moitié du XX<sup>ème</sup> : Anna de Noailles, Hélène Vacaresco, Gherasim Luca, Paul Celan, Isidore Isou, Panaït Istrati, George Enescu, Emil Cioran, Constantin Brâncuși etc.

<sup>2</sup> Ion Pop, *La Réhabilitation du rêve. Une anthologie de l'Avant-garde roumaine*, Paris-Bucarest: Maurice Nadeau-Samuel Tastet Editeur, 2006, p. 9.

événement historique irrémédiable qui allait profondément marquer leurs biographies. De ce deuxième grand défi de l'histoire – qui les a surpris tous en tant que membres de la Résistance française sous l'Occupation allemande – témoigne aussi leur poésie et c'est un témoignage qui, vu les dangereuses récidives de l'histoire, mérite encore d'être invoqué.

### **Tristan Tzara (1896-1963)**

Né en Roumanie, à Moinești, en 1896, Tristan Tzara (de son vrai nom Samuel Rosenstock) est un écrivain d'origine juive établi à Paris en 1920, après avoir vécu durant la Grande Guerre à Zürich, où il avait fondé, le 8 février 1916, avec Hugo Ball, Hans Arp, Marcel Janco, Richard Huelsenbeck, Emmy Hennings et Hans Richter le mouvement « Dada ». Une fois installé dans la capitale française, il est accueilli par André Breton et les surréalistes dont il se distanciera plus tard sans s'éloigner pourtant du milieu culturel français qui va se mobiliser entre 1940 et 1944 contre l'Occupation allemande. Par conséquent, après avoir été présent dans la vie littéraire française de l'entre-deux-guerres, Tristan Tzara va se retrouver également parmi les membres de la Résistance, même si, contrairement à beaucoup d'entre eux, sa manière de résister devant l'ennemi sera, l'observe Henri Béhar, le silence: «Juif, étranger, communiste (ou au moins communistant), Tzara est pourchassé, placé en résidence surveillée, dont il s'échappe (...), recherché par la Gestapo, il ne lui reste que la fuite (...), il trouve refuge à Souillac et s'enferme dans le silence. Ce sera sa manière à lui résister: ne rien publier tant que le pays est sous botte ennemie.»<sup>3</sup>. Mais rien publier n'est pas synonyme ni de rien faire, ni de rien écrire, car, d'un côté, Tristan Tzara va profiter de sa période de clandestinité pour renforcer ses liens avec la Résistance de sorte qu'en août 1944 «il est au cœur des combats pour la libération de Toulouse»<sup>4</sup>, et, de l'autre côté, il va publier après la Libération des poèmes qui, sans être explicites, garderont les traces de la Deuxième Guerre Mondiale.

*Une route seul soleil*, texte qui date de 1944, fournit un exemple d'engagement par rapport à une réalité que le poète n'arrive pas à mettre

<sup>3</sup> Henri Béhar, *Tristan Tzara*, coll. «Les Roumains de Paris», dirigée par Basarab Nicolescu, Paris: OXUS, 2005, p. 168.

<sup>4</sup> François Buot, *Tristan Tzara. L'homme qui inventa la révolution Dada*, Paris: Bernard Grasset, 2002, p. 358.

sous silence: «les couteaux sont debout/ le souffle nous manque/ les corbeaux répartis/ les départs annulés/ l'année de la pierre s'est abattue sur nous// que de fumée j'ai vu défiler/ de printemps interrompus/ la chaîne des brumes/ brisée sur la hutte/ et de liberté perdue (...)»<sup>5</sup>. Assez loin des impératifs dadaïstes qui narguent tout sens, ces vers révèlent humblement un paysage presque préhistorique surpris dans «l'année de la pierre» par le regard accablé du poète. Même si le thème de la liberté perdue fait son apparition de manière explicite, le contexte reste seulement devinable, puisque, chez Tzara, l'engagement de la poésie essaye toujours de ne pas trahir l'esthétique. C'est pourquoi, selon François Buot, «ce sont des poèmes de la Résistance, des chants de désespoir et de silence, marqués par le temps du mépris. Ce sont des chants de clandestinité, écrits en pleine guerre avec toujours une touche d'espoir (...). Sa poésie n'est pas toujours facile et, si le message est clair, Tzara se refuse toujours à écrire de l'agitprop, même pour la bonne cause.»<sup>6</sup>. La remarque est aussi valable pour *Ça va*, un autre poème de 1944, qui met en scène une chevauchée dans le même paysage mort où la voix poétique incite avec cynisme à tuer la vie à même la source pour que le dégât soit complet: «trotte trotte petit cheval/ la maison s'écroule/ les coups de la voix se brisent contre l'enclume/ la fumée vous happe/ hommes ou vous qui avez cru l'être/ pauvres petits morceaux de bois égarés/ les mots hachés/ enlevez-les tuez-les à même l'arbre/ les enfants/ eux au moins ont le sang menu/ (...) où vas-tu chargé de paysages morts/ à ne pas voir ni sentir le temps aux coutures/ je ne sais plus sable/ trotte trotte petit cheval»<sup>7</sup>. Cette tendance à ne pas céder aux évidences dans le discours poétique était d'ailleurs déjà visible dans les poèmes dédiés à la Guerre d'Espagne, conflit dans lequel Tristan Tzara s'est impliqué volontairement comme beaucoup d'autres intellectuels français et non seulement. *Espagne 1936* (« (...) sous la force mâle des oiseaux/ a percé le cri en armes de l'hiver/ pleurez femmes si le cœur vous en dit/ les matelots protégeront vos larmes (...)») où *Chant de guerre civile* (« (...) c'est moi qui ait écrit ce poème/ dans la solitude de ma chambre/ tandis qu'à ceux pour qui je pleure/ la mort est douce ils y demeurent»), deux

<sup>5</sup> Tristan Tzara, *Oeuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Henri Béhar, tome III (1934-1946), Paris: Flammarion, 1979, p. 408.

<sup>6</sup> François Buot, *op. cit.*, p. 370.

<sup>7</sup> Tristan Tzara, *op. cit.*, pp. 411-413.

textes qui travaillent le drame de l'innocence sacrifiée dans l'antichambre de la deuxième conflagration mondiale, confirment également que «sans tomber dans la poésie de propagande, il s'efforce de concilier l'écrivain et le militant.»<sup>8</sup>. C'est une condition très importante pour Tzara, militant antifasciste et sympathisant du communisme, puisque, après avoir autrefois causé la descente de la poésie dans la rue, le poète évite finalement de la laisser stationner trop longtemps sur la place de l'événementiel.

### **Benjamin Fondane (1898-1944)**

Benjamin Fondane (pseudonyme de Benjamin Weschler) est né en Roumaine, à Iași, en 1898, dans une famille juive, raison de bonheur et de reconnaissance pour le poète qui notait dans un essai de jeunesse: «Heureusement je suis né à Jassy; si j'étais né à Bethléem, du temps d'Hérode, j'aurais été du nombre des enfants massacrés. Et je ne pourrais vous faire ce récit. C'est pourquoi je remercie souvent le Seigneur de ne pas être né à Bethléem!»<sup>9</sup>. Malheureusement, le temps d'Hitler allait être un nouveau temps d'Hérode, qui fera de l'écrivain une des 6 millions de victimes de la Shoah durant la Deuxième Guerre Mondiale. Ironie du sort et de la mort, c'est à Paris, ville de la culture et de la liberté de l'esprit, que Benjamin Fondane allait être arrêté en 1944 et envoyé à Auschwitz où il va trouver sa fin dans la chambre à gaz pour ne pas avoir voulu abandonner sa sœur Line, malgré la libération obtenue par sa femme et ses amis. Citoyen français depuis 1938 (mobilisé dans l'armée française en 1940 et ensuite membre de la Résistance), il aurait pu quitter sa sœur (encore citoyenne roumaine), mais il a refusé, assumant ainsi à sa propre manière l'identité d'un destin collectif, comme le témoigne symboliquement l'*Épitaphe*, poésie qui reprend le mythe du juif errant: «Ci-gît recouvert de poèmes/ Isaac Lacquedem/ un peu trop porté sur l'extrême,/ enfant du vieux Sem,// ayant fait le tour de la terre,/ le tour des vivants,/ où tout lui

---

<sup>8</sup> François Buot, *op. cit.*, p. 331.

<sup>9</sup> Benjamin Fondane, *Comment je suis né*, textes de jeunesse traduits du roumain par Marlène Braester, Hélène Lenz, Carmen Oszi, Odile Serre, présentation de Monique Jutrin, Paris: Editions Caractères, 2013, p. 18.

parut éphémère,/ et tout captivant,// bon bougre après tout – mais instable,/ (le mal des aïeux)/ partout écrivant dans le sable/ la langue des cieux.»<sup>10</sup>

Pour Benjamin Fondane, la langue des cieux est la langue de la poésie, qu'il parle depuis sa jeunesse roumaine, période marquée par la mort de son père en 1917 à cause du typhus répandu durant la Grande Guerre et par le suicide en 1918 d'un oncle très proche, à son retour du front<sup>11</sup>. Ce sont ces tristes souvenirs de la Première Guerre Mondiale dont sa poésie se rappelle parfois («(...) j'ai vu ces paysans en 1914/ fuir les Autrichiens, quitter la terre au cou des bœufs/ (...) ils fuyaient la mort pour la mort/ la guerre était si longue, le naufrage infini (...)», [*Pourquoi l'océan...*]<sup>12</sup>), des amis d'école et d'université (F. Brunea Fox, Al. Philippide, Saşa Pană etc.) et plusieurs pseudonymes littéraires (Ofir, Ha-Shir, Alex Vilara, Wechslerescu etc.) que Benjamin Fondane laisse derrière lui en 1923 quand il quitte la Roumanie pour s'installer à Paris.

Entre 1923 et 1944, Fondane se livre à une intense activité de poète, philosophe, dramaturge, essayiste et cinéaste, se ralliant aux avant-gardes, notamment au surréalisme dont il fut le dissident à côté de Tzara et Desnos. Plutôt existentielle qu'avant-gardiste, car «dans sa propre création, Fondane a fait très peu «acte» d'avant-gardisme. Il a réservé l'expérimentation au cinéma»<sup>13</sup>, son œuvre poétique interroge dans l'entre-deux-guerres, non sans amertume, l'éternel périple du peuple juif : «(...) que de fois faudra-t-il que la mer rouge s'ouvre,/ que nous criions vers toi du fond de notre gouffre,/ la sortie de l'Égypte n'était qu'une figure/ de cette fuite éperdue le long de l'histoire future,/ et Jérusalem n'était-il que symbole et fable/ de ce havre qu'on cherche et qui est introuvable? (...)» ([*Il est l'agent d'une Compagnie maritime du Havre*]<sup>14</sup>). Tel que dans la vie réelle, le moi assume dans ces vers le destin d'une communauté damnée: «(...) Emigrants, diamants de la terre, sel sauvage,/ je suis de votre race,/ j'emporte comme vous ma vie dans ma valise,/ je mange comme vous le

<sup>10</sup> Benjamin Fondane, *Au temps du poème et Poèmes épars*, in *Le mal de fantômes*, préface de David Gascoyne et Patrice Reousseau, Paris: Plasma, 1980, p. 289.

<sup>11</sup> V. Olivier Salazar-Ferrer, *Benjamin Fondane*, coll. « Les Roumains de Paris », dirigée par Basarab Nicolescu, Paris: OXUS, 2004.

<sup>12</sup> Benjamin Fondane, *Ulysse*, in *op. cit.*, p. 33.

<sup>13</sup> Petre Raileanu, Michel Carassou, *Fundoianu/Fondane et l'avant-garde*, Paris : Editions Paris-Méditerranée, 1999, p. 19.

<sup>14</sup> Benjamin Fondane, *Ulysse*, in *op. cit.*, p. 43.

pain de mon angoisse (...)/ je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout/ – je ne saurai jamais me résigner.» ([– *Mon père qu'as-tu fait de mon enfance?*]<sup>15</sup>). La métaphore de la valise, symptomatique pour l'imaginaire poétique de Fondane, dominé par le mouvement non-téléologique du juif errant («(...) La mort saisit le vif// en marche, juif errant, changeant de pose,/ tournant autour de quelque chose qui/ tourne à son tout autour de quelque chose...», *XIV*<sup>16</sup>), rejoint évidemment celle de la route («(...) La route qui marche et ne finit point.», *Chanson de l'émigrant*<sup>17</sup>). Ayant consacré une étude à cette dernière dans l'œuvre de Fondane, Tzara et Voronca, Ecaterina Grün constate que «l'exil (ou l'auto exil) semble mettre son empreinte sur leur création, en y imposant un motif profond qui pourrait être l'un des plus importants de leur imaginaire, celui de la route.»<sup>18</sup>. Chez Fondane, le moi poétique n'arrive pas à s'arrêter, puisqu'il serait attrapé par l'Histoire qui le poursuit. Alors, «(...) Il est un temps de marcher jusqu'à l'épuisement/ (...) un temps pour demander quel est le sens de l'homme/ (...) changera-t-il jamais le monde avec son cri?/ Il est un temps où l'eau est froide (...)/ le gaz irrésigné distend les parois et éclate/ il est un temps de mourir et un temps de ne pas mourir/ de révolte perpétuelle/ Un temps de folie et de haine ?// SANS DOUTE ! » ([*Toute l'histoire me suit*]<sup>19</sup>). Fuir le temps de folie et de haine, marcher jusqu'à l'épuisement, voilà la solution existentielle du juif errant.

En ce qui concerne la relation entre la poésie et la guerre, l'écrivain avait clairement soutenue sa position dans une *Enquête sur la guerre et la poésie* de 1940, en affirmant qu'«en général, on ne fait jamais de la poésie avec de la matière brute, vivante, actuelle. Il faut travailler cette matière, l'accrocher aux centres imaginatifs, rendre active une espèce de passivité, bref, il faut prendre du recul (...) On ne fait de la poésie qu'avec du passé.»<sup>20</sup>.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 45.

<sup>16</sup> *Idem*, *Le mal des fantômes*, in *op. cit.*, p. 111.

<sup>17</sup> *Idem*, *Ulysse*, in *Op. Cit.*, p. 48.

<sup>18</sup> Ecaterina Grün, *La route chez Tristan Tzara, Benjamin Fondane et Ilarie Voronca*, Cordes sur Ciel: Rafael de Surtis Editions, 2006, p. 11.

<sup>19</sup> Benjamin Fondane, *Titanic*, in *op. cit.*, p. 188.

<sup>20</sup> *Idem*, «Enquête sur la guerre et la poésie», in *Cahiers Benjamin Fondane*, no. 6, 2003, pp. 50-51.

Malheureusement, Benjamin Fondane n'aura pas l'occasion de prendre du recul pour écrire sur la guerre, car, avalé dès son présent, la guerre ne deviendra jamais pour lui du passé. Pourtant, il la thématise non seulement en réfléchissant aux autres («Et je pense à ceux/ que la guerre essaime./ os à peine vieux/ âmes qu'on écrème,// soit qu'on ai sur eux penché le poème(...)\», V<sup>21</sup>), mais aussi en se repositionnant lui-même par rapport aux autres, c'est-à-dire par rapport à une société injuste qui juge et condamne avec indifférence les différences, tout en ignorant les similitudes. Révolté contre cette cécité morale, Fondane passe, dans la *Préface en prose*<sup>22</sup> écrite en 1942, d'un «(...) Oui, j'ai été un homme comme les autres hommes, (...)» à un «(...) Et pourtant non!/ je n'étais pas un homme comme vous./ Vous n'êtes pas nés sur les routes,/ personne n'a jeté à l'égout vos petits/ comme des chats encor sans yeux/ vous n'avez pas erré de cité en cité/ traqués par les polices,/ vous n'avez pas connu les désastres à l'aube,/ les wagons de bestiaux/ et le sanglot amer de l'humiliation/ accusés d'un délit que vous n'avez pas fait,/ d'un meurtre dont il manque encore le cadavre,/ (...) Un jour viendra, sans doute, quand le poème lu/ se trouvera devant vos yeux. Il ne demande/ rien! Oubliez-le, oubliez-le! Ce n'est qu'on cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème/ parfait, avais-je donc le temps de le finir?/ Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties/ qui avait été moi, dans un autre siècle,/ en une histoire qui vous sera périmée,/ souvenez-vous seulement que j'étais innocent/ et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,/ j'avais eu, moi aussi, un visage marqué/ par la colère, par la pitié et la joie,// un visage d'homme, tout simplement!». Âpre réquisitoire d'une discrimination criminelle, ce poème, rédigé deux ans avant la mort de l'écrivain à Auschwitz, effraye par son pouvoir d'anticipation. En effet, dans un autre siècle, quand l'histoire *semble* périmée, le poème nous rappelle le cri de l'innocence. Le jour est venu.

### Ilarie Voronca (1903-1946)

Patronyme littéraire d'Eduard Marcus, Ilarie Voronca est lui aussi un poète d'origine juive né en Roumanie, à Brăila, en 1903 qui s'établit à Paris en 1925, après avoir animé le milieu avant-gardiste roumain et

<sup>21</sup> *Idem*, *Au temps du poème et Poèmes épars*, in *Le mal de fantômes*, préface de David Gascoyne et Patrice Reousseau, Paris: Plasma, 1980, p. 281.

<sup>22</sup> *Idem*, *L'exode*, in *op. cit.*, pp. 192-193.

théorisé *l'intégralisme*, une synthèse à bases constructivistes réunissant futurisme, dadaïsme et surréalisme. Membre de la Résistance et collaborateur des *Cahiers du Sud* tout comme Tzara et Fondane, Ilarie Voronca n'a pas survécu longtemps à la Deuxième Guerre Mondiale, tel que Tzara, mais il n'a pas été non plus sa victime directe, comme Fondane, l'écrivain se suicidant, en 1946, suite à une déception amoureuse<sup>23</sup>.

Ses poèmes écrits sur la guerre ne ressemblent eux non plus ni aux textes de Tzara, ni à ceux de Fondane. Contrairement au désenchantement sobre du premier et au ton tragique du second, la poésie de guerre de Voronca est, au moment 1940, d'un optimisme péremptoire: «Rien n'obscurcira la beauté de ce monde/ Les pleurs peuvent inonder toute la vision. La souffrance/ Peut enfoncer ses griffes dans la gorge, Le regret,/ L'amertume, peuvent élever leurs murailles de cendre,/ La lâcheté, la haine, peuvent étendre leur nuit,/ Rien n'obscurcira la beauté de ce monde (...)» (*Beauté de ce monde*<sup>24</sup>). Deux ans plus tard, les poésies ne nomment pas les ravages de la guerre, mais ceux-ci commencent à transparaitre à travers les monologues que le moi passé au pluriel adresse à la nature, problématisant la nécessité de reconstruire le monde. *Les témoins*<sup>25</sup> («Vous, arbres, oiseaux, rivières,/ Nous vous avons chassés de nos cités,/ Vous étiez des témoins trop sévères,/ Trop clairvoyants dans votre cité (...)») et *Les bâtisseurs*<sup>26</sup> («Nous allons construire une maison (...)/ Apportez tous vos espoirs, vos pensées généreuses/ Nos demeures jamais ne seront des prisons/ Avec du ciel, de l'air, de musiques heureuses/ Avec nos joies et nos rires, nous construirons une maison») servent d'exemple. Puisqu'il vit avec la peur que le monde disloqué par la guerre ne pourra pas être réparé («(...) ceux qui dorment ne craignent-ils pas qu'à leur réveil/ Les morceaux épars du monde ne s'emboîtent plus?(...)», *Refaire le monde*<sup>27</sup>), le poète commence à éprouver le besoin de le réinventer: «J'ai de belles promenades, des heures limpides,/ Mais nulle ville pour les accueillir. (...)// Oh! villes aujourd'hui si sombres/ Qui chassez ma ferveur de vos seuils/ J'arrache ici vos vêtements

<sup>23</sup> V. Carol Iancu, *Ilarie Voronca*, «12 scrisori inedite către Saul Axeldrud», in *Apostrof*, nr. 6 (253), 2016 [http://www.revista-apostrof.ro/articole.php?id=1480], 8.07.2016.

<sup>24</sup> Ilarie Voronca, *Beauté de ce monde*, in *Poeme alese*, anthologie et traductions de Saşa Pană, tome II, Bucarest: Minerva, 1972, p. 188.

<sup>25</sup> *Idem*, *Les témoins*, in *Ibidem*, p. 233.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

<sup>27</sup> *Idem*, *Contre-solitude*, in *op. cit.*, p. 284.

d'ombre/ Et vos brassards de guerre et de deuils.» (*Villes à inventer*<sup>28</sup>). Tout doit être donc reconfiguré en fonction de la sensibilité de l'écrivain dont les « poèmes sont le témoignage, combien authentique, de l'éclatante sympathie humaine qui rayonnait de lui »<sup>29</sup>.

Cette sympathie humaine que Tzara appréciait chez Voronca est visible aussi dans *Août 1942*<sup>30</sup> texte où le poète demande pardon aux combattants pour ne les avoir pas rejoints aux armes : « Je vous demande pardon, homme qui combattez/ Pour la liberté, vous qui tressez de vos sangs/ Des fouets pour chasser l'envahisseur/ Je vous demande pardon d'être à l'abri dans une ferme// (...) Ce n'est pas de mon âme mais de mon corps que vous avez besoin/ Et ma plume devrait être arme à feu, mes paroles des balles/ Mes mains convalescentes devraient nouer des fils barbelés/ Mais j'écris ce poème homme qui combattez// (...) Vivant de votre vie, mourant de vos morts/ Que ce poème soit faucon au poing du chasseur/ Qu'il soit aussi pigeon voyageur portant le message/ Que l'homme est libre, homme qui combattez. ». La posture du poète est extrêmement intéressante dans la mesure où elle contient un renvoi biographique (au refuge de Voronca à Marseille durant la guerre) qui reçoit une justification très sereine : « Ce n'est pas de mon âme mais de mon corps que vous avez besoin ». Comme si le poète n'avait pas de corps, mais seulement de l'âme, il n'arriverait pas à être utile au combat. C'est pourquoi il préfère de mener sa propre lutte, à la plume, au nom de la liberté qui est un miracle : « Nul parmi nous ne sait comment s'est accompli ce miracle,/ Il y a un instant, nous étions des mendiants, des esclaves,/ Et nous voici soudain libres. (...) » (*Nous sommes des princes*<sup>31</sup>).

Si l'homme *intégral* de Voronca est, selon Christophe Dauphin, « un homme de joie et de fraternité »<sup>32</sup>, c'est au nom de celui-ci que la poésie *Où sont les hommes?* s'écrit, afin de rappeler que tout peut être récupéré d'une catastrophe moins l'homme : « (...) Quand nous souhaiterons enfin une présence humaine/ Quand nous aurons besoin d'une voix humaine/ Quand

<sup>28</sup> *Idem*, *Răzlețe*, in *op. cit.*, p. 342.

<sup>29</sup> Tristan Tzara, *Introduction*, in Ilarie Voronca, *Poèmes choisis*, portrait de l'auteur par Marc Chagall, Paris: Seghers, 1967, p. 8.

<sup>30</sup> Ilarie Voronca, *op. cit.*, pp. 339-341.

<sup>31</sup> *Idem*, p. 85-86.

<sup>32</sup> Cristophe Dauphin, *op. cit.*, p. 198.

l'homme que nous avons meurtri, crucifié/ pourra nous faire du bien avec son regard qui pardonne// C'est en vain que nous irons dans les prisons/ C'est en vain que nous appellerons dans les chambres de torture/ C'est en vain que dans les camps de la maladie et de la faim/ Nous irons recueillir ce qui reste de l'homme (...).» Projeté dans l'avenir, de même que la *Préface en prose* de Fondane, le poème de Voronca est dominé plutôt par la déception résignée que par la révolte. Son présage est un regret à la fois pour l'humanité tuée et pour l'humanité qui tue. Ainsi, au fur et à mesure, l'optimisme des années antérieures qui reconstruisait le monde cède sa place à la confusion, car l'avenir devient de plus en plus difficile à prévoir: «Ceux qui naissent en ce moment/ Ignorent les mots des obus et de balles,/ Ils n'entendent les roues de la pluie/ Qui broient leurs pères dans la boue./ (...) Où déposer clartés et rires?/ Le vent marche comme un aveugle,/ Il cherche des épis de blé/ Et ne trouve que baïonnettes.» («1943»<sup>33</sup>). Trois ans plus tard, le «poète du bonheur et de la joie»<sup>34</sup> et «de cet amour pourtant si vaste [qui] n'est hélas qu'entrevu et non atteint»<sup>35</sup> n'allait trouver lui non plus aucune place dans sa vie pour déposer clartés et rires.

### Claude Sernet (1902-1968)

Né à Târgu Ocna, Roumanie, en 1902, Claude Sernet, connu aussi pour son pseudonyme roumain Mihail Cosma et moins connu peut-être pour son nom réel Ernest Spirt, est un poète roumain d'origine juive, ami très proche de Fondane et beau-frère de Voronca. Dans ce carré de poètes roumains d'avant-garde établis à Paris dans l'entre-deux-guerres, il est le dernier à y arriver, en 1926, après avoir fini ses études en Italie. Durant la Deuxième Guerre Mondiale, il a un trajet similaire à celui de Benjamin Fondane, étant incorporé en 1939 à Fontainebleau, fait prisonnier en 1940 pour s'évader finalement en 1941 et devenir membre de la Résistance. Il n'aura toutefois la fin tragique de son ami, car il sera, à côté de Tristan Tzara, celui qui survivra le plus à la guerre, s'éteignant en 1968.

Pareil à ses compatriotes, Claude Sernet n'arrive pas à taire la guerre, même si la poésie de circonstance est très loin des prérogatives avant-gardistes. C'est pourquoi, l'expérience de la guerre, à commencer par

<sup>33</sup> Ilarie Voronca, *Poèmes inédits*, Gard: Guy Chambelland Editeur, 1964, p. 289.

<sup>34</sup> Cristophe Dauphin, *op. cit.*, p. 198.

<sup>35</sup> *Ibidem*.

celle d'Espagne, fait son apparition dans l'œuvre du poète persuadé que le vrai malheur est justement celui d'ignorer le malheur: «(...) On tue, on frappe, on emprisonne –/ Serions-nous les complices du bourreau?/ Le crime est de laisser le crime/ Le vrai malheur est de le taire (...)» (*De l'Espagne à la Grèce*<sup>36</sup>). Cette sensibilité pour le deuil du peuple espagnol le rapproche à Tristan Tzara dont la poésie n'était pourtant si visiblement engagée que la sienne: «Il faut que nous trouvions encore/ Les mots pour dire au crime: non! (...)» (*Pour Pablo Neruda*<sup>37</sup>). D'ailleurs, chez Sernet l'engagement semble être un sacrifice nécessaire de l'esthétique en faveur de l'éthique, le seul possible afin de nommer le sacrifice des autres pour la mise en garde des générations suivantes: «(...) Un homme est mort parmi tant d'autres hommes/ Criant vers l'avenir le nom de l'espérance/ De la justice et de la liberté/ Un homme est mort qui saigne et lutte encore/ Forgeant d'amour les armes de ses frères/ Ton chaud printemps de joie de d'innocence/ Ton sort meilleur que ne l'était le nôtre (...)» (*Le Souvenir de Gabriel Péri*<sup>38</sup>). Adressé à sa fille Catherine, le poème est dédié à la mémoire de Gabriel Péri, journaliste et homme politique français, résistant, fusillé par les Allemands en 1941 après avoir été retenu comme otage. Il y a, dans ces exemples de poésie engagée par rapport à la guerre, un changement de ton par rapport à la création antérieure, dont Michel Gourdet a déjà parlé: «Ses poèmes d'avant-guerre nous avaient surtout habitués à écouter les plaintes d'un homme pour qui l'espoir restait encore possible grâce à l'exercice de l'art. Dans la rupture de la guerre, le symbolisme et l'avant-garde ne sont plus suffisants pour tendre un barrage contre ce qu'il avait appelé 'son mal de vivre'»<sup>39</sup>. En conséquence, ce «mal de vivre» se reflète dans le discours poétique durant les années de guerre comme un devoir de la mémoire individuelle envers la mémoire collective: «(...) Si ma mémoire est comme un arbre/ Ne fais jamais s'y taire/ Le frêle oiseau du souvenir// Perdue ici, rejointe ailleurs/ Inaccessible pour toujours// Aux jours de fièvre et de révolte/ Quel cri sera plus fort qu'un chant?» (*Coeur*<sup>39</sup>). Il y a là plus

<sup>36</sup> Claude Sernet, *Poèmes dus*, Paris: Pierre Seghers éditeur, 1949, p. 17.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 18.

<sup>38</sup> *Idem*, *Jour après Jour*, Paris: Pierre Seghers Editeur, 1951, pp. 22-23.

<sup>39</sup> Michel Gourdet, *Claude Sernet*, coll. «Les Roumains de Paris», dirigée par Basarab Nicolescu, Paris: OXUS, 2005, p. 149.

<sup>39</sup> Claude Sernet, *Fidèle infidèle*, in *Les pas recomptés*, Paris: Pierre Seghers Editeur, 1962, p. 174.

que de l'empathie pour la souffrance commune, il y a une responsabilité civique que le poète ne s'attarde pas à assumer: «(...) Douleur, je te reviens – Entends souffrir les hommes/ Si rien ne doit changer, restons souffrir près d'eux/ Si vivre est un remords, brûlons ce que nous sommes/ Je t'abattraï partant! – Restons tous seuls, tous deux.» (*Je suis un prisonnier*<sup>40</sup>). Prisonnier de la douleur collective, le poète lui prête souvent sa voix, tendance fréquente chez Sernet qui assume également la révolte du monde entier et de l'individu singulier, le cas de son ami Benjamin Fondane, disparu à Auschwitz: «(...) J'assumerai ta veille et ta révolte/ Toi, mon aîné, mon frère, mon ami (...)» (*Super flumina Babylonis*<sup>41</sup>).

Vers la fin de la guerre, Claude Sernet va aussi assumer, comme la plupart des intellectuels de l'époque, un discours pacifiste («(...) – LA PAIX VAINCRA LA GUERRE/ La liberté vaincra la haine/ Les yeux de nos enfants vaincra la mort! (...)», *Le Deuxième Congrès Mondial des Partisans de la Paix*<sup>41</sup>) qui penchera vers le militantisme procommuniste, allant jusqu'aux hommages en vers à Staline à l'occasion de son 70<sup>ème</sup> anniversaire. Pourtant, dans un *Essai d'autocritique*<sup>42</sup>, le poète avertira que ses engagements ne doivent pas être jugés que dans le contexte historique qui les a vu naître: «(...) – Enfants de nos enfants, merveille à naître/ (...) Vous les lointains chercheurs de témoignage/ (...) Ne me jugez selon vos certitudes/ Vos libertés, vos lois heureuses/ Et n'oubliez, malgré mes francs retours de joie/ Que je vivrais en France/ En mil neuf cent cinquante et un!». C'est pourquoi ce contexte historique ne doit pas échapper au regard du lecteur actuel.

### Quatre poètes face à la guerre

Poètes roumains d'origine juive et d'expression française, Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca et Claude Sernet ont vécu les horreurs de la Deuxième Guerre Mondiale dans la France sous l'Occupation. Ils ont tous été membres de la Résistance, mais ils n'ont pas thématiqué la guerre de la même manière, car chacun l'a vécue selon sa destinée et perçue selon sa sensibilité. Réfugié à Souillac, Tristan Tzara a

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>41</sup> *Apud* Petre Raileanu, Michel Carassou, *op. cit.*, p.129.

<sup>41</sup> Claude Sernet, *Jour après Jour*, Paris: Pierre Seghers Editeur, 1951, p. 27.

<sup>42</sup> *Ibidem*.

choisi le silence durant les années de guerre et il a publié ensuite quelques poèmes qui se distinguent surtout par la désillusion sobre. N'ayant trouvé de refuge que dans la mort, Benjamin Fondane est disparu dans une chambre à gaz à Auschwitz, laissant derrière lui une œuvre poétique dominée par les angoisses tragiques du juif errant vivant sa propre expérience du gouffre. Quant à Ilarie Voronca, réfugié à Marseille, il s'est accroché dans ses poèmes à la vision optimiste de la beauté triomphante pour succomber peu à peu au désenchantement. Finalement, Claude Sernet a choisi d'engager sa poésie dans un combat contre l'indifférence et l'oubli de cet événement qui, avant de marquer des œuvres, a jalonné des vies. Malgré toutes les différences de vision ou d'expression, subsiste dans l'œuvre de ces quatre poètes en temps de guerre l'impossibilité du silence.

### **Bibliography:**

#### **a. Bibliographie primaire:**

1. Fondane, Benjamin (1980), *Le mal de fantômes*, Paris: Plasma.
2. Fondane, Benjamin (2013), *Comment je suis né*, Paris: Editions Caractères.
3. Fondane, Benjamin, «Enquête sur la guerre et la poésie», in *Cahiers Benjamin Fondane*, no. 6, 2003, pp. 50-51.
4. Sernet, Claude (1949), *Poèmes dus*, Paris: Pierre Seghers.
5. Sernet, Claude (1951), *Jour après Jour*, Paris: Pierre Seghers.
6. Sernet, Claude (1962), *Les pas recomptés*, Paris: Pierre Seghers.
7. Tzara, Tristan (1979), *Oeuvres complètes*, Paris: Flammarion.
8. Voronca, Ilarie (1964), *Poèmes inédits*, Gard: Guy Chambelland Editeur.
9. Voronca, Ilarie (1967), *Poèmes choisis*, Paris: Seghers.
10. Voronca, Ilarie (1972), *Poème alese*, Bucarest: Minerva.

#### **b. Bibliographie secondaire:**

1. Dauphin, Christophe (2011), *Ilarie Voronca. Le poète intégral*, Paris: Rafael de Surtis.
2. Béhar, Henri (2005), *Tristan Tzara*, Paris: OXUS.
3. Buot, François (2002), *Tristan Tzara. L'homme qui inventa la révolution Dada*, Paris: Bernard Grasset.
4. Salazar-Ferrer, Olivier (2004), *Benjamin Fondane*, Paris: OXUS.

5. Petre Raileanu, Michel Carassou (1999), *Fundoianu/Fondane et l'avant-garde*, Paris : Editions Paris-Méditerranée.
6. Grün, Ecaterina (2006), *La route chez Tristan Tzara, Benjamin Fondane et Ilarie Voronca*, Cordes sur Ciel : Rafael de Surtis Editions.
7. Gourdet, Michel (2005), *Claude Sernet*, Paris : OXUS.

**c. Bibliographie en-ligne:**

Iancu, Carol, *Ilarie Voronca*, «12 scrisori inedite către Saul Axelrud », in *Apostrof*, nr. 6 (253), 2016 [<http://www.revista-apostrof.ro/articole.php?id=1480>], 8.07.2016.

